PRÉSENTATION

Tout au long de sa carrière d'écrivain, Harry Bernard (1898-1980) a touché à presque tous les genres littéraires : poésie, nouvelles, contes, romans, essais, critiques, récits de voyages, sans compter ses innombrables articles journalistiques, ainsi que la rédaction d'une thèse de doctorat. Naturaliste notoire, il écrira plusieurs textes de vulgarisation scientifique touchant la faune et la flore du Québec. D'où son combat pour le régionalisme littéraire afin que nos écrivains décrivent la nature d'ici ; il les incite même à se familiariser avec l'histoire naturelle pour qu'ils soient mieux en mesure de décrire leur milieu¹.

Dès l'âge de 18 ans, il fait ses premières armes au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et, quelques années plus tard (1919-1923), il devient journaliste au *Droit* d'Ottawa. Il devient ensuite rédacteur en chef au *Courrier*, poste qu'il occupera pendant 47 ans (1923-1970). En tant que journaliste, il signera presque à chaque semaine l'éditorial ainsi qu'une chronique d'actualités diverses intitulée « En marge des

1. Au sujet du régionalisme littéraire, voir : Micheline Tremblay et Guy Gaudreau, « Le régionalisme littéraire au Canada français. Le point de vue de Harry Bernard », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n° 1, 2002, p. 159-178. « [P]lus ils sont familiers avec le décor qui les entoure, plus ils ont de bonheur à l'interpréter. [...] Il ne s'agit pas seulement de voir, mais de nommer, décrire, dire un mot de l'habitat, des mœurs. » (Harry Bernard, « Histoire naturelle et littérature », *L'Action nationale*, vol. 1, n° 1, janvier 1933, p. 22.)

événements». En tant que critique littéraire, sous le nom de plume de l'Illettré, il publiera plus de mille chroniques². Ses deux passions, lire et écrire, lui valurent, au fil des ans, notoriété et récompenses³.

Ce penchant à multiplier ses champs d'intérêt se retrouve également dans son œuvre romanesque puisque chacun de ses ouvrages s'enracine dans un cadre différent et met en scène des personnages issus de divers milieux sociaux. *L'Homme tombé* se situe dans la petite ville de Saint-Hyacinthe et présente les aléas d'un mariage dont les époux, un médecin et une ouvrière, proviennent de milieux différents. *La Maison vide* décrit le milieu mondain et la vie politique d'Ottawa et s'intéresse, entre autres, aux luttes linguistiques. *La Ferme des pins* présente un agriculteur anglo-canadien de l'Estrie qui choisira de retourner vivre en Ontario afin d'éviter à son fils l'assimilation : point de vue aux antipodes de la réalité généralement décrite où ce sont les Canadiens français qui craignent l'assimilation. Au cours de *La Terre vivante*, ce n'est pas sans peine que Simon Beaudry, agriculteur, réussit à transmettre « sa » terre à ses descendants. Si, dans ses quatre premiers romans, Bernard s'acharne à démontrer une thèse, il n'en est pas de même pour les trois suivants. *Juana, mon aimée*, qui se déroule au Manitoba, est une stricte histoire d'amour entre le journaliste Raymond Chatel et Juana ; l'échec de la relation repose sur un malentendu. Avec *Dolorès*, Bernard adopte un autre type de narration, le journal intime dont la temporalité de

2. Pour plus d'informations sur la vie et la carrière de Harry Bernard, voir notre site Internet *Les écrits de Harry Bernard* à l'adresse suivante : <www.harry-bernard.com/plan_bio.html>.

3. Les sept premiers romans de Bernard, publiés entre 1924 et 1933, le font vite connaître comme romancier. À notre connaissance, il est le seul auteur à avoir remporté trois prix David ; en outre, il a décroché six prix d'Action intellectuelle et, pour *Les Jours sont longs*, le prix des lecteurs du Cercle du livre de France, en 1951. À titre de journaliste et de rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, il remporta aussi plusieurs prix.

l'histoire se situe postérieurement au récit ; écrit au « je », cette tragique intrigue amoureuse, avec un arrière-fond d'enquête policière, prend place dans les Laurentides avec des allées et venues à Montréal. En 1951, après une pause de dix-huit ans, c'est la publication des *Jours sont longs* dans lequel le personnage principal quitte la ville, à la suite d'une rupture, et cherche à retrouver la sérénité en s'installant en pleine forêt pas très loin de la ferme d'Amédée Cardinal dont il deviendra amoureux de sa fille, Adèle. Bernard y récidive avec une narration ultérieure et un récit mené au « je ».

Une autre année sera meilleure s'inscrit dans la même veine que *Les Jours sont longs*. Le cadre est le même : la forêt. Cette fois-ci, toutefois, le personnage principal, Gabriel Lesage qu'on appelle Bébé, est un véritable travailleur de la forêt. Ses histoires d'amour ne sont, en fait, que le prétexte à décrire la vie des ouvriers de la forêt. Malgré l'omniscience du narrateur, les nombreux dialogues, adaptés au niveau social des différents protagonistes, permettent d'avoir une vision réaliste de leur vie quotidienne dans les moindres détails.

L'histoire et le récit

L'histoire raconte quelque deux années de la vie de Gabriel Lesage. Originaire de Mékinac, il réside le plus souvent au Gros-Rocher, son port d'attache, situé quelque part au nord d'un camp plus connu, celui du Chapeau-de-Paille. Au début de la trentaine et encore célibataire, Lesage commence à envisager positivement la vie conjugale. Toutefois, Laure, son idylle du moment, le boude parce qu'il a dansé avec une autre femme. Pendant la période morte de l'été, Deblois, un riche industriel de Montréal, lui demande d'être son guide pour des excursions de pêche et de chasse au lac Clair. Il y fait la connaissance de Gisèle, la fille de Deblois, qui le séduit. Comme elle doit revenir plus tard

pour une excursion de chasse, Lesage l'attend. Vainement ! Durant l'hiver, il rencontre Mariette, la fille de la nouvelle cuisinière au Gros-Rocher. Invité à des noces à la Rivière-aux-Rats, Lesage s'offre à l'amener ainsi que sa mère. Lors de cette soirée, il danse avec elle et, s'isolant sur la galerie, il l'embrasse. Laure, Gisèle, Mariette ? Il ne sait plus très bien où il en est. Au printemps suivant, Deblois lui offre de construire un nouveau chalet et, éventuellement, d'en devenir le gardien. Une perspective intéressante qui aurait l'avantage de le sédentariser. Après quelques hésitations, il accepte. Il suggère le lac Francœur, proposition acceptée par Deblois, et se met à construire la route et à bâtir le chalet. Durant l'été, Gisèle revient et ils deviennent amants. Toutefois, quand il lui propose le mariage, elle se rit de lui. Comment une femme riche et instruite pourrait-elle s'abaisser à épouser un rustre ouvrier de la forêt ? Déçu, il abandonne son travail au lac Francœur, se rend à La Tuque où il s'enivre, puis il prend un taxi pour suivre la course en canot de La Tuque à Mékinac. À l'hôtel, il tente d'intervenir dans une bagarre et on l'assomme ; conduit à l'hôpital, Mariette viendra l'y retrouver. Commentant ses erreurs de la dernière année, celle-ci lui répond qu'« Une autre année sera meilleure... »

Somme toute, une histoire plutôt banale où la psychologie des personnages reste superficielle. En fait, la trame narrative trace le portrait de la région de la Haute-Mauricie et, surtout, du travail des hommes durant la saison active, celle de la coupe et de la drave, mais aussi durant la saison morte pendant laquelle les camps se vident. Si plusieurs retournent en ville ou dans leur patelin, d'autres restent au camp afin de préparer la forêt pour la saison prochaine. Beaucoup de travail à accomplir : inventorier les essences disponibles, déterminer les lieux de coupe, « marcher » le bois pour plaquer les arbres et tracer les chemins, dégager les sentiers, construire les camps, etc. Il importe aussi de surveiller les barrages et de prévenir les incendies en assurant le guet du haut des tours des gardes-feu. Certains

s'engagent à servir de guides aux riches touristes de la ville lors de leurs excursions de chasse ou de pêche. Puis, quand l'automne revient, c'est l'arrivée des bûcherons : les *jumpers*, peu fiables, qui passent d'un chantier à un autre, et les cultivateurs et leurs fils, plus stables, en quête d'un revenu supplémentaire. La coupe terminée, c'est le mesurage, opération importante puisque le salaire se calcule en fonction de la quantité de cordes coupées. Puis, quand ce coin de la forêt a été suffisamment exploité, on brûle les camps et on s'installe ailleurs.

Le véritable intérêt du récit se situe dans cette description des multiples activités de l'industrie forestière, à une période charnière où l'on passe de la coupe traditionnelle à la mécanisation du travail⁴. « De nos jours, la vie des chantiers ne correspond pas à l'idée que s'en fait la masse. On la redoute assez, la jugeant d'après les écrits anciens et la légende. Le profane ne voit dans l'exploitation forestière qu'isolement et ennui, battage à la hache qui épuise son homme, lits envahis de poux, repas de lard salé et de fèves indigestes⁵. » Assurément, les conditions matérielles de vie et de travail en forêt vers le milieu du xx^e diffèrent grandement de celles du xix^e et du tournant du xx^e siècle qui, pourtant, meublent encore l'inconscient collectif nourri d'images folkloriques⁶. Or, le travail en forêt ne se limite pas

4. Par exemple, la présence de chevaux et de camions qui obligent à entretenir une écurie et un garage; la disparition progressive de la drave (« on ne flottait plus de bois de ce côté » p. 40). Sur cette question de la mécanisation des activités d'abattage, il faut lire le remarquable ouvrage d'Ian Radforth, *Bushworkers and Bosses in Northern Ontario*, Toronto, University of Toronto Press, 1987, 336 p.

5. L'Illettré [pseudonyme de Harry Bernard], « La vie aux chantiers », *Courrier de Saint-Hyacinthe*, 16 octobre 1942.

6. Pour une vue d'ensemble des activités forestières en Mauricie, voir René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie*, Québec, Septentrion, 2011 (1984), 342 p. On pourra également lire pour le xix^e siècle, Guy Gaudreau, *Les récoltes des forêts publiques au Québec et en Ontario, 1840-1900*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999, 178 p.

à celui du bûcheron et du draveur qui, tout en demeurant saisonnier, était dominé par une main-d'œuvre agricole en quête de revenus d'appoint⁷. Il y a toujours eu des travailleurs forestiers qui vivaient, à l'année ou presque, de la forêt puisqu'il faut repérer et préparer les aires de coupe, les rivières et leurs barrages pour la drave et combien d'autres tâches. Tel est le travail du héros principal du livre.

Dans ce roman, Bernard s'attaque à l'image traditionnelle de l'ouvrier de la forêt, limitée à celle du bûcheron et du draveur, pour en tracer un portrait plus réaliste et moderne. Avec précision, il décrit l'organisation du camp : la cuisine, la salle à manger, le lieu de repos des travailleurs, l'écurie, la cache, etc. Il répond à des questions pratiques comme la circulation du courrier, la rémunération (en fonction du mesurage du bois coupé), le contrôle du niveau des eaux (pour assurer le flottage du bois), les règlements (pas d'armes dans le bois, pas d'alcool, pas de blasphèmes), les risques et les dangers à affronter (se perdre et se nourrir en forêt), les loisirs, etc. Bernard cherche aussi à mettre en lumière les relations humaines qui se tissent chez ces ouvriers qui vivent en vase clos la majeure partie de l'année ; d'ailleurs, la solidarité qui les unit en est sans doute le plus bel exemple. Bref, par ces multiples petits détails de la vie quotidienne, Bernard veut faire pénétrer son lecteur au cœur de la vie des ouvriers de la forêt en le plongeant dans l'ambiance qui règne au sein des camps au milieu du XX^e siècle.

Afin de mieux refléter la réalité, Bernard a modelé le langage des différents personnages selon leur niveau d'éducation et leur classe sociale. C'est ainsi que les bûcherons, les marcheurs, les guides, etc. utilisent un vocabulaire « riche de termes sonnante bon le français⁸ » (astiner, achaler,

7. À titre d'exemple, songeons au roman d'Arlette Cousture, *Les Filles de Caleb*, qui a fait l'objet d'une série télévisée.

8. Voir p. 210.

écarter...), émaillé d'anglicismes (*drops, sweep...*), de nombreuses contractions et l'omission du « ne » à la forme négative; ils commettent aussi des fautes de grammaire (vous vous assisez...) et leur prononciation relève d'un niveau de langue populaire (ousque, moé, tarmes...). Par contre, les gens plus instruits de la ville, telle Gisèle, s'expriment en un français plus soutenu autant en ce qui a trait au lexique (outrecuidance, infatuation...) qu'en ce qui concerne la grammaire (moins de contractions...) et la prononciation.

En somme, dans ce roman, les références à la réalité ont autant d'importance, sinon plus, que la fiction. Réalité et fiction s'appuient mutuellement tant dans l'histoire que dans le récit.

La version choisie

Le *Répertoire numérique du fonds Harry-Bernard* comprend plusieurs versions tapuscrites sous l'entrée *Une autre année sera meilleure* dont plusieurs incomplètes, non datées; la seule version complète regorge de ratures et d'annotations⁹. Ne voulant pas faire œuvre d'érudition – mais seulement rendre disponible une œuvre méconnue –, nous présentons la seule version publiée, soit celle du *Photo-Journal*¹⁰; c'est sûrement la version la plus achevée puisque l'auteur a pu en surveiller la publication. Nous nous sommes permis de corriger quelques coquilles et, parfois, d'ajouter certains mots manquants afin de compléter le sens de certaines phrases;

9. Archives nationales du Québec à Montréal, fonds Harry-Bernard (dorénavant FHB), voir les dossiers 298/003/006-298/003/011. La 3^e version, la seule complète, se trouve dans le dossier 298/003/008. Par ailleurs, le fonds contient de la correspondance et des découpures de journaux ayant trait à ce roman. Pour une vue d'ensemble du fonds, voir : France Ouellet, *Répertoire numérique du fonds Harry-Bernard*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1999, p. 99.

10. On peut consulter la version en ligne d'*Une autre année sera meilleure* sur le site de la Bibliothèque nationale en dépouillant la copie numérisée du *Photo-Journal* à partir du 7 février 1952.

ces quelques interventions sont mises entre crochets. La mise en page du journal en colonnes très étroites commandait des paragraphes courts afin d'en faciliter la lecture ; nous avons cru bon de joindre certains d'entre eux quand le sens le justifiait. En outre, étant donné la déficience de la numérotation des chapitres dans le journal, nous avons adopté celle de la version complète tapuscrite. Un glossaire, en fin d'ouvrage, permettra au lecteur de vérifier la signification de certains mots ; dans le texte, lors de leur première apparition, ces mots sont accompagnés d'un astérisque.

Péripéties autour d'un livre

Bernard sera très déçu du sort réservé à ses trois derniers romans : *Une autre année sera meilleure*, *Dans le bleu du matin* et *Les Remplaçants*¹¹. Bien que présentés tous les trois au concours du Cercle du livre de France¹², aucun ne sera retenu, de telle sorte qu'ils n'y seront jamais publiés. Comme on le sait, seul, le premier paraîtra ailleurs sous la forme d'un roman-feuilleton dans un journal « grand public ».

11. Le 13 mai 1952, Bernard a inscrit *Les Remplaçants* au concours du Cercle du livre de France sous le pseudonyme de Paul-E. Beaudry (lettre de Paul-E. Beaudry à Pierre Tisseyre) et le 4 mai 1953, il soumet *Dans le bleu du matin* sous le pseudonyme de Louis Gautier (lettre de Louis Gautier à Pierre Tisseyre). Diverses versions plus ou moins complètes de ces deux derniers romans se trouvent dans le fonds Harry-Bernard.

12. Créé en 1949 par Le Cercle du livre de France, ce prix a été attribué pour la première fois en 1950 à Bertrand Vac pour *Louise Genest*. Une polémique s'ensuivit et on avait dû instituer le prix des lecteurs, remis à Harry Bernard pour *Les Jours sont longs*. Pour en connaître davantage sur la maison d'édition et son prix, voir Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle, volume 2 : Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004, p. 334-344.

PRÉSENTATION

La correspondance échangée avec Pierre Tisseyre au sujet d'*Une autre année sera meilleure* permet de suivre le cheminement de ce roman. Le 12 juillet 1951, l'éditeur apprend à Bernard que son manuscrit a été retenu parmi les 24 œuvres soumises au concours du Cercle du livre de France. Les 11 jurés¹³ en éliminent 12 très rapidement. Puis, ils retiendront quatre romans finalistes; le nom des auteurs est tenu secret¹⁴. La lutte se fait finalement entre *Évadé de la nuit* et *Une autre année sera meilleure*. Le roman de Langevin l'emportera par une majorité de trois voix¹⁵. Pressentant la défaite de Bernard, Tisseyre avait tenté d'amortir le choc en lui laissant entendre qu'il avait un sérieux concurrent¹⁶. À la suite de l'annonce des résultats, Bernard lui écrit une lettre dans laquelle il témoigne de sa déception et souligne les atouts de son manuscrit. En voici quelques extraits :

13. Les membres du jury sont des écrivains, critiques littéraires ou journalistes : Jean Béraud, Germaine Guèvremont, Jean-Charles Bonenfant, Roger Duhamel, René Garneau, P. Guay, Jean-Pierre Houle, Paul Langlais, Gilles Marcotte, Dostaler O'Leary et Lucette Robert.

14. Il s'agit des romans *Évadé de la nuit*, *Une autre année sera meilleure*, *Les chercheurs de lumière*, *La morte vivante*.

15. Au 1^{er} tour, cinq votes iront à *Évadé de la nuit*, trois à *Une autre année sera meilleure*; on compte aussi deux abstentions et une absence. Au 2^e tour, Houle se rallie, accordant ainsi un sixième vote à Langevin; Bernard conserve ses trois votes tandis que Garneau et Guay s'abstiennent; voir Maurice Blain, *Le Devoir*, 20 septembre 1951. Notons que Germaine Guèvremont, Gilles Marcotte et Lucette Robert auraient voté pour Bernard.

16. Lettre de Pierre Tisseyre à Harry Bernard, le 14 septembre 1951 : « Je n'ai aucun renseignement certain en ce qui concerne les résultats du scrutin. Je crois toutefois que vous avez un concurrent très sérieux avec *Évadé de la nuit* qui est l'œuvre d'un jeune employé de Radio-Canada [...] Ils ne vous ont absolument pas identifié et je crois sincèrement que personne ne se doute que vous êtes un concurrent ». Bernard tient à l'anonymat, sans doute à cause des nombreux démêlés entourant la remise du prix du Cercle du livre de France à *Louise Genest* de Bertrand Vac, l'année précédente.

UNE AUTRE ANNÉE SERA MEILLEURE

Le verdict du jury ne m'a pas surpris. Je l'avais prévu depuis longtemps et j'aurais été étonné du contraire. On paraît même avoir cuisiné l'affaire d'assez loin, puisque deux ou trois journaux, même une revue, avaient déclaré qu'il fallait, qu'il était désirable, qu'il importait qu'un jeune fût vainqueur.

Dans les circonstances, je suis dégoûté, non dépité. Vous écoutant à la radio, je n'en revenais pas de vous entendre argumenter ou presque contre le jury, de le mettre en face du dilemme qu'il s'était posé à lui-même : couronner un ouvrage sérieusement construit, fini, d'un fond et d'une forme où il n'y a rien à reprendre, ou l'essai d'un jeune, prometteur si l'on veut, mais incomplet, rempli de scories.

L'anonymat a pu être respecté, comme vous l'avez répété partout, mais je suis convaincu que j'ai été identifié. Sinon, les juges, ou la plupart d'entre eux, seraient des nigauds. Je ne sais si vous y avez songé, mais il fallait se venger du Prix des lecteurs.

En somme, on couronne un ouvrage qui sera bon, s'il est bon, quand l'auteur l'aura repris et travaillé, corrigé, mis au point. Je n'entendais pas ainsi le concours. Le jury doit, habituellement, juger ce qu'il a en main, devant lui, non pas ce qui sera. [...] En ce qui concerne l'âge des auteurs, je ne sache pas que le concours ait été institué pour les premiers communiant. Si c'est le point, il faut le dire, et je m'abstiendrai à l'avenir, car il y a fort longtemps que j'ai fait la mienne, ma première communion.

On exprime cette opinion que mon roman, situé en forêt [...] n'ajoutait rien à la littérature canadienne-française. Je m'inscrivis en faux contre cette affirmation. Car mon ouvrage, pour avoir la forêt comme fond de scène, montre le travail et la vie des bûcherons d'aujourd'hui, ce qui n'a jamais été tenté.

Il semble, de plus en plus, que certaines gens entendent le roman comme une affabulation quelconque, qui cache une sorte de dissertation philosophique, une glose plus ou moins paradoxale en face de la vie, une présentation de sentiments outrés, sans souci d'action véritable, de décor ou de vraisemblance. C'est là la route du roman noir, comme on l'a vu en France.

Je continue de croire, pour ma part, qu'un roman est une histoire qu'on raconte, que l'on construit le mieux possible, et qui doit avoir un commencement, un milieu et une fin. La fiction, il va sans dire, doit tenir compte de la psychologie des personnages, du milieu et des mœurs, du langage, de la vérité historique. Et il y a toujours une vérité historique, quels que soient le décor et l'époque de l'ouvrage¹⁷.

Bernard, forcément partial, n'est pas le seul à se montrer très critique devant le roman du jeune auteur qu'est Langevin. Sa critique se rapproche de celle que Gilles Marcotte fera paraître quelques mois plus tard dans *Le Devoir*¹⁸. Ni l'un ni l'autre n'approuvent le verdict du jury, ce qui fera dire à Marcotte en janvier 1952 : « Le roman de Langevin, *Évadé de la nuit*, reste un document pathétique et curieux, plutôt qu'une véritable œuvre d'art. Mon estime pour Harry Bernard, née avec *Les Jours sont longs* a été augmentée par *Une autre année sera meilleure* [...] que j'espère voir éditer avant longtemps. M. Bernard possède un solide métier de romancier et une connaissance exacte des êtres simples qu'il décrit¹⁹. »

Même aux yeux de Tisseyre, le roman de Langevin est loin d'être parfait. Il risque de déplaire « à un grand nombre de gens parce que c'est un roman noir et que Dieu en est absent²⁰ ». Mais puisque le jury en fait le lauréat du concours, l'éditeur du Cercle du livre de France se voit contraint de

17. Lettre de Harry Bernard à Pierre Tisseyre, 20 septembre 1951 (FHB 298/012/002).

18. « *Évadé de la nuit*. Le mauvais livre d'un bon écrivain », *Le Devoir*, 24 novembre 1951 ; cette critique sera reprise dans « L'œuvre romanesque d'André Langevin », *Une littérature qui se fait*, Montréal, Éditions HMH, 1968, p. 51-61.

19. Gilles Marcotte, « À la recherche des bons épis », *Le Devoir*, 5 janvier 1952.

20. Lettre de Pierre Tisseyre à Harry Bernard, 24 septembre 1951.

le faire paraître, tout en justifiant son refus de publier le roman de Bernard par des motifs financiers.

Plus intéressé par la publication de l'ouvrage au Cercle du livre de France que par sa parution en roman-feuilleton, Bernard tente en vain de le rassurer en soulignant la présence d'un large public intéressé par son récit, y compris des papetières mauriciennes. Peine perdue! Tisseyre persiste dans sa décision, tout en ne fermant pas complètement la porte :

[...] avant même d'avoir lu votre livre, je savais que nous ne pourrions le publier avant le printemps, à moins que nous n'ayons des commandes fermes couvrant aux trois quarts le prix de l'impression. Je crois que cela ne serait pas impossible étant donné votre réputation et la clientèle régionale dont vous parlez et si certaines compagnies papetières en commandaient une certaine quantité, le problème serait évidemment résolu.

Les Jours sont longs se sont infiniment mieux vendus, grâce à vos efforts personnels, que vos concurrents du Prix des lecteurs, mais il nous en reste cependant plus de 3000 exemplaires.

Ce sont toutes ces considérations qui m'ont fait vous écrire que je vous rendais votre liberté afin que vous puissiez profiter de l'occasion qui s'offrait de le publier dans *Photo-Journal* et d'encaisser ainsi une somme que ce journal m'avait dit devoir se situer entre 250 \$ et 350 \$²¹.

Avant de se résoudre à le faire publier en roman-feuilleton, Bernard approchera la Librairie Beauchemin. Malheureusement, il essuiera un nouveau refus justifié, cette fois-ci,

21. Lettre de Pierre Tisseyre à Harry Bernard, 18 octobre 1951 (FHB 298/012/002). On ne connaît pas le tirage initial des *Jours sont longs*. Toutefois, il est permis de croire qu'il aurait pu atteindre 10000 exemplaires, en raison de la popularité du roman suscitée par le concours du Prix des lecteurs, mais également en raison des excellents rapports que Bernard entretient avec le gouvernement Duplessis et la presse régionale.

par la facture du livre : « Le dialogue est excessivement rapide, et je crois que ce genre conviendrait parfaitement à un périodique qui accepterait de le publier. » En outre, comme Beauchemin s'est lancé dans des « éditions classiques », on préfère mettre de côté l'édition d'ouvrages de littérature canadienne²².

Devant ces refus répétés, Bernard se résigne à écrire à Pierre-Paul Lafortune du *Photo-Journal* : il accepte la publication en roman-feuilleton. C'est ainsi que, du 7 février au 19 juin 1952, les lecteurs du journal découvrent son nouveau roman. Par ailleurs, d'autres lettres, postérieures à cette parution, montrent que Bernard n'avait pas abandonné l'idée de le voir paraître au Cercle du livre de France puisque, dans le contrat signé avec le *Photo-Journal*, il s'est réservé les droits de le republier ailleurs. Encore en 1955, il tente une nouvelle démarche auprès de Tisseyre. Ce dernier, dans une lettre du 22 mars 1955, lui avoue qu'il vient à peine de le lire et que, « bien que son rythme soit assez lent, c'est indiscutablement un ouvrage qui mérite d'être publié. » Toutefois, pour ce faire, il faudrait que Bernard lui garantisse « un achat important du gouvernement, comme ce fut le cas pour *Les Jours sont longs*²³ », ce qui, en dépit des rapports étroits de Bernard avec l'Union Nationale, ne semble jamais avoir abouti²⁴.

22. Lettre de E. Issalys, administrateur de la Librairie Beauchemin, à Harry Bernard, 20 novembre 1951 (FHB 298/012/002).

23. Lettre de Pierre Tisseyre à Harry Bernard, 22 mars 1955 (FHB 298/012/002).

24. La dernière lettre adressée à Pierre Tisseyre dans ce but est datée du 8 décembre 1958 (FHB 298/012/002).

Le cadre de l'action

Si Bernard a été intéressé très jeune par la nature²⁵, c'est entre 1933 et 1956 que cet intérêt ressort dans ses œuvres²⁶. Pensons à ses articles pour les Cercles des Jeunes Naturalistes et aux nombreux fascicules de l'*ABC du petit naturaliste canadien* qui s'adressent aux jeunes et visent à leur faire mieux connaître et apprécier la faune et la flore de leur pays. Évoquons, pour finir, de nombreux textes parus notamment dans la revue *Chasse et pêche* à compter de mai 1949 qui seront en partie repris dans ses récits de voyage sous le titre de *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie* publié en 1953.

Ses vacances, il les passe le plus souvent dans cette région de la Haute-Mauricie où il vit à la manière des coureurs de bois, pagayant et portageant, se frayant un chemin dans les sentiers à peine défrichés, se fiant à la boussole pour s'orienter, campant souvent à la belle étoile sur un lit de sapinage, pêchant et cueillant ici et là des fruits sauvages pour agrémenter ses repas de produits frais. Avec ses compagnons d'excursion, ils s'arrêtent souvent dans les camps forestiers à l'été et à l'automne, soit après la drave mais avant la coupe, découvrant une autre dimension du travail en forêt. Bernard se familiarise ainsi avec les différents aspects de la vie quotidienne des ouvriers de la forêt et apprend les divers incidents ou accidents survenus au cours des saisons.

Au fil des ans, il devient un ami intime de Jean Crête, sous-traitant principal des chantiers forestiers mauriciens,

25. Dès 1916, il rédige dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* quelques articles traitant de la pêche alors qu'il est encore étudiant au Séminaire de Saint-Hyacinthe.

26. Dans la bibliographie de ses écrits naturalistes, en fin d'ouvrage, on trouve notamment les articles qui ont servi de base documentaire à la rédaction du roman.

surnommé le « Roi de la Mauricie »²⁷ ; ce dernier lui facilite d'ailleurs l'accès aux chantiers et lui octroie l'autorisation de circuler dans les forêts du territoire sous sa gestion. Bernard écrira de nombreux articles racontant ses expéditions. C'est dans cette région qu'il choisit de situer l'action de son roman *Une autre année sera meilleure*.

Pour aider le lecteur à suivre le déplacement des personnages, nous avons identifié les principaux lieux sur une carte, au début de ce livre²⁸. Bien que certains lieux aient changé de nom – ce qui, d'ailleurs, nous a posé quelques problèmes d'identification – la carte conserve la toponymie du récit. Ainsi le lac aujourd'hui appelé Devenyns n'est autre que le lac Clair où Deblois a construit son premier camp ; le Descoteaux du récit se nomme maintenant Décoste et, en relisant *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, on apprend que le lac Goulet se nomme aussi Dupuis²⁹.

Quelques lieux ont résisté cependant à nos investigations, notamment le camp du Gros-Rocher et le lac Francœur³⁰. C'est d'autant plus dommage que Gros-Rocher est au centre de l'action puisqu'il s'agit du camp forestier où loge la plupart du temps le personnage principal. Bien que le lac Francœur apparaisse tardivement dans le récit (p. 153), il demeure un lieu narratif important puisqu'il verra la fin

27. Albert Tessier, *Jean Crête et la Mauricie*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, 1956, 126 p.

28. Malheureusement, Bernard n'a jamais, ni dans ses articles ni dans son roman, publié de carte de cette région.

29. Harry Bernard, « Sur le lac Kawachikamik », *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, 1953, p. 73-84.

30. Nous tenons à remercier le Musée du bûcheron de Saint-Jacques-des-Piles en Mauricie et l'Association forestière de la vallée du Saint-Maurice qui ont vainement tenté de nous venir en aide pour trouver l'emplacement exact de ces deux lieux. Ces vaines tentatives nous ont néanmoins permis de conclure que ces lieux relèvent de la fiction.

de l'idylle entre Gabriel Lesage et Gisèle Deblois. Cela dit, pour assurer une cohérence au récit et aux déplacements des personnages, nous les avons situés approximativement sur la carte en tenant compte des distances et des directions empruntées par les personnages lors de leurs va-et-vient.

Pourquoi a-t-il, délibérément selon nous, rendu impossible la localisation exacte du Gros-Rocher et du lac Francœur, deux lieux qu'affectionne le personnage principal ? Une hypothèse. Ce roman n'est pas pure fiction. Bernard y raconte plusieurs faits réels (l'épisode des loups, celui de l'ours tué avec une 22, l'arrêt au camp d'un abbé, etc.) dont on peut lire le compte rendu dans ses récits de voyage. Toutefois, afin de protéger l'anonymat des individus, il modifie leur nom ou les passe sous silence. C'est ainsi que Ferdinand Marchessault affronte les loups et non Ferdinand Maltais³¹ ; que Pierre Scott abat véritablement un ours avec une 22³² alors que le nom de l'auteur de cet exploit n'est pas mentionné dans le roman ; que le camp de l'abbé Benoît à la Pointe-aux-Ingénieurs appartient réellement à l'abbé (qui deviendra M^{gr}) Bourgeois de Trois-Rivières³³. Le nom de certains de ses personnages s'apparente à ceux d'individus réels : Bébé Parent³⁴ / Bébé Lesage, Dubeau³⁵ / Dubois, le guide Édouard Lemieux³⁶ / le guide Édouard

31. Voir *Portages...*, p. 171.

32. Harry Bernard, « Du grand lac Clair au Cawachicamic », *Chasse et pêche*, octobre 1950, p. 19. « Qu'on le croie ou non, ce fut là l'exploit de mon compagnon Pierre Scott, dans un portage conduisant au grand lac Clair, en août dernier [1949] ».

33. Harry Bernard, « Au grand lac Clair », *Chasse et pêche*, décembre 1949, p. 7 ; « La dernière étape », *Chasse et pêche*, janvier 1954, p. 6.

34. « Le chef de l'équipe, Bébé Parent ou un autre, avait averti les hommes... », *Portages*, p. 115.

35. « Mon vieil ami Tancrède Dubeau, gérant de la *Consolidated Paper Corporation* au poste du Chapeau-de-Paille », *Portages*, p. 113.

36. « [...] quand je fis la connaissance d'Édouard Lemieux, à l'été 1947 [...] c'était le guide parfait et je le savais. » « 150 milles en canot en Haute-Mauricie », *Chasse et pêche*, mai 1949, p. 7.

L'Heureux, etc. Ces quelques exemples montrent bien la volonté de Bernard d'enraciner son roman dans le réel tout en lui ménageant une part de fiction; la même explication vaut, croyons-nous, pour le cadre de l'action, à la fois réel et fictif.

Pourquoi faut-il publier *Une autre année sera meilleure*?

Revenons en arrière. Le roman régionaliste prend son essor dans les années 1920 pour s'épanouir pleinement au cours des deux décennies suivantes³⁷. Bernard, ardent défenseur de cette cause, y consacre de nombreux articles en plus d'en faire le sujet de sa thèse de doctorat consacrée au roman régionaliste américain. La crise économique favorise la colonisation, et « permet au conservatisme de connaître un important regain de faveur³⁸ ». La littérature n'y échappe pas : son but, c'est de « promouvoir la cause de la nation canadienne-française en faisant l'éloge de son passé et de son mode de vie [...]»³⁹. Toutefois, au cours des années 1940, de multiples facteurs – la guerre, l'essor économique de l'après-guerre, une nouvelle société de consommation qui atteint toutes les couches de la société, etc. – suscitent des transformations sociales. Les contradictions éclatent. Le mouvement vers la modernité s'amorce et, en littérature, cela se manifeste entre autres par la publication de romans urbains qui abordent de nouvelles thématiques, tels le suicide⁴⁰ ou les maladies mentales⁴¹, et remettent en

37. Maurice Lemire, « Introduction », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome II : 1900-1939*, Montréal, Fides, 1987, p. XX.

38. P.-A. Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, p. 171.

39. Lemire, p. LXVII.

40. E. Pallascio-Morin, *Brentiwick* (1940); A. Langevin, *Poussière sur la ville* (1953); R. Elie, *La fin des songes* (1950), etc.

41. E. Cloutier, *Les inutiles* (1956); J. Filiautruault, *Chaînes* (1955).

question l'éducation reçue⁴², les mœurs politiques, sociales et religieuses⁴³. La publication d'*Au pied de la pente douce* (1944) et des *Plouffe* (1948) de Roger Lemelin ainsi que celle du célèbre *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, marquent bien ce point tournant de la littérature.

Cette brève mise en contexte permet d'expliquer l'insuccès d'*Une autre année sera meilleure*. Au début des années 1950, les critiques attendent un roman urbain, moderne, et voilà que Bernard présente une histoire d'ouvriers de la forêt, qui tracent leur chemin en plaquant les arbres, qui se déplacent en canots, qui portent, qui mangent de la « banique ». Nul doute que ce roman leur apparaît comme un sursaut du monde rural et, de ce fait, rétrograde. L'écart entre ce à quoi ils s'attendent et ce qui leur est offert est considérable. Ce n'est pas un hasard si c'est un journal « grand public », le *Photo-Journal*, qui accepte de le publier en roman-feuilleton.

Plus de soixante ans plus tard, notre regard est maintenant différent. Nous pouvons mieux apprécier la description précise et détaillée de cette région de la Haute-Mauricie et d'un secteur de l'industrie, celui de l'exploitation forestière, à un tournant de son histoire avec, en prime, un héros bien de son époque.

*

* *

Un livre, c'est d'abord le fruit de la collaboration de plusieurs personnes sans lesquelles il ne pourrait pas voir le jour. Madame Marcelle Bernard-Morisset, fille de Harry Bernard, est la première que nous désirons remercier pour son appui qui ne s'est jamais démenti au fil des ans. D'autres ont aussi mis l'épaule à la roue. Notre collègue, Jean-Pierre

42. P. Baillargeon, *Les médisances de Claude Perrin* (1945).

43. B. Vac, *St-Pépin*, P.Q. (1955); Y. Thériault, *Aaron* (1954).

PRÉSENTATION

Pichette, et Mario Bety, un inconditionnel de la Haute-Mauricie, nous ont donné le sens de quelques expressions peu connues et réunies dans le glossaire. De son côté, notre ami Guillaume Chénard a pris en délibéré quelques dizaines de passages du roman où les temps et les modes de verbe demandaient une réflexion approfondie. Sa contribution a été très appréciée.

Sans l'Université Laurentienne et son programme de subvention aux retraités, le financement de cette publication n'aurait jamais été suffisant. Miser sur son personnel retraité pour accroître sa visibilité institutionnelle demeure une pratique que d'autres universités devraient imiter. Un remerciement est également adressé à M. Benoit Chartier du *Courrier de Saint-Hyacinthe* qui s'est engagé à acheter des exemplaires de ce roman.

Enfin, ce livre ne pourrait pas être ce qu'il est sans le professionnalisme et la généreuse collaboration des membres des Éditions David.

Micheline Tremblay, Guy Gaudreau
Montréal, juin 2013